

AVENUE B PRODUCTIONS PRÉSENTE

DIANE ROUXEL CÉDRIC KAHN JEANNE COHENDY

MARCHE OU CRÈVE

UN FILM DE MARGAUX BONHOMME



AU CINÉMA LE 5 DECEMBRE



SYNOPSIS

Adolescente fouguese et passionnée, Elisa souhaite profiter de l'été dans la maison familiale du Vercors où elle a grandi. Elle est sur le point de partir et de voler de ses propres ailes, mais c'est sa mère qui s'en va et la laisse seule avec son père pour s'occuper de sa sœur handicapée. Une responsabilité de plus en plus lourde qui la fait basculer de l'amour à la haine, jusqu'à perdre pied.



LE MOT DE LA RÉALISATRICE

Marche ou Crève est l'histoire d'Elisa, une jeune femme qui devrait être sur le point de partir, de quitter sa famille et qui pourtant n'y parvient pas. Cette famille a longtemps été unie par rapport au monde extérieur : elle a fait face aux regards malveillants, aux injonctions des éducateurs, à la fatalité annoncée du handicap très lourd de Manon, la sœur aînée. Mais arrive le moment où l'obstacle devient trop difficile et c'est donc la mère qui, la première, abandonne le combat. C'est un bouleversement pour notre héroïne qui prend peu à peu la place de sa mère auprès de sa sœur et qui, pendant le temps du film, rejoue les raisons du départ de celle-ci pour finir par s'y résoudre et la comprendre.

J'ai choisi de raconter cette histoire d'un point de vue unique, celui d'Elisa, et de traverser son rapport au monde, son conflit de loyauté vis à vis de son père, sa prise de conscience progressive d'une situation qui devient de plus en plus intenable. J'ai voulu que sa relation à Manon soit à la fois douce et violente, vivante et mortifère. La répétitivité des scènes quotidiennes avec Manon nous fait comprendre l'impuissance et la rage qui l'accompagne, et consolide l'étau d'Elisa, qui va peu à peu perdre pied jusqu'à la séquence du lac où elle pense à noyer sa sœur. J'ai voulu que sa relation au père soit aussi immédiatement complice et solidaire. Elisa se range du côté de François, contre sa mère, elle est le bon petit soldat de son père et y trouve une place qu'elle a toujours eu du mal à trouver. Elle

est persuadée que le père veut et fait le bien de Manon. Elle s'apercevra que le combat qu'il mène (et continuera sans doute de mener) est perdu d'avance : Manon ne peut pas aller mieux. C'est cette image du père sauveur, héros prêt à tout pour éviter l'internement de Manon, qui se délite aux yeux d'Elisa.

Elisa nous apparaît d'abord comme une fille solitaire, soumise au projet de son père, mais elle contient en elle une grande violence qui s'exprime notamment dans les scènes avec sa mère mais aussi dans son rapport au monde extérieur. Son rapport à la nature la définit plus clairement que les mots, elle semble apaisée quand elle travaille à la pépinière, qu'elle grimpe aux rochers, qu'elle se baigne dans le lac. Ce lien organique aux éléments, elle le partage avec son père, et aussi avec Sacha. Mais là encore, il n'y a pas de place pour la légèreté dans cette histoire d'amour.

Il y a beaucoup d'éléments autobiographiques dans ce projet mais je pense que les enjeux de mes personnages résonnent de manière plus universelle. Le handicap exacerbe les liens affectifs et pose de manière plus générale la question du poids de ces attaches, de la culpabilité, de la jalousie, de la séparation. On ne peut pas s'empêcher d'aimer son frère ou sa sœur, mais à quel prix ? C'est la question que traverse Elisa dans le film.

Margaux Bonhomme

ENTRETIEN AVEC MARGAUX BONHOMME

Vous dédiez *Marche ou crève* à votre sœur. On devine que le sujet du film vous est très proche...

J'avais le même âge qu'Elisa, le personnage principal, lorsqu'il a été question de placer ma sœur, handicapée physique et mentale, dans un centre et, comme Elisa, cela a correspondu au moment où je devais quitter la maison pour partir faire des études ; un moment extrêmement douloureux.

Un thème, aussi, très délicat à exploiter au cinéma.

Quand je me suis lancée dans l'écriture, j'ai compris qu'il me fallait partir de quelque chose d'intime. C'était la seule façon pour moi de trouver l'émotion. Il me suffisait d'évoquer un souvenir, un sentiment, pour faire naître une scène. Alors, oui, le thème était dur, mais j'ai eu la chance d'y intéresser rapidement une productrice, Caroline Bonmarchand, qui m'a encouragée, accompagnée et soutenue. Elle a été touchée par l'histoire et convaincue de sa portée universelle.

Vous venez de l'image : vous êtes photographe mais aussi directrice de la photo et réalisatrice. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ?

Je mets beaucoup en scène mes photographies. J'ai un rapport très narratif avec l'image. Alors, c'était comme une suite logique, comme pour aller plus loin. C'est un désir qui a pris le pas sur tout le reste. J'ai eu l'opportunité d'intégrer l'atelier d'écriture de la Fémis avec ce qui était un « embryon » du film et le travail avec Jacques Akchoti, notre directeur d'atelier, m'a amenée à une première version du scénario.

Vous n'abordez jamais le handicap de Manon, la sœur d'Elisa, sous l'angle du pathos...

Je suis née et j'ai grandi avec une sœur handicapée : j'ai évidemment un regard original sur le sujet. Jusqu'à mon entrée à l'école, le handicap était mon quotidien et ma normalité. Ce n'est qu'au contact de l'extérieur que j'ai compris qu'il pouvait poser problème.

Tout le film est vu du point de vue d'Elisa...

C'était un postulat auquel je tenais beaucoup. J'aime le cinéma de point de vue, où l'on reste collé à l'optique du personnage, à sa subjectivité, sa fragilité : c'est en comprenant véritablement de l'intérieur les émotions que celui-ci éprouve, que l'empathie peut naître chez le spectateur et que son regard peut changer. Elisa va droit dans le mur mais on sait pourquoi et on conçoit également qu'à un moment donné, elle puisse décider de prendre une autre direction. Durant l'écriture puis sur le plateau, je me posais constamment la question : « *Où se trouve-t-elle dans la pièce ? Que voit-elle ?* ».

On ne découvre que très progressivement la situation dans laquelle se trouvent le père et ses deux filles...

J'aime que tout ne soit pas expliqué dès le départ. Ça donne plus de réalisme à l'histoire. Le

spectateur devait arriver dans cette famille sans avoir toutes les cartes en mains, comme une sorte d'enquêteur subjectif : il n'appréhende la réalité que par petites touches, comme dans la vraie vie. C'est encore une manière de le rapprocher d'Elisa, et de faire naître son empathie. Son regard change progressivement, car les choses ne sont jamais comme elles nous apparaissent au premier abord.

Dès les premières images, on est frappé par la proximité des deux sœurs... Manon bave, crie, fait des crises, mais elle rit aussi et on sent qu'Elisa et elle partagent des moments incroyables...

Elles ont grandi ensemble : en dehors du lien parental, je ne connais pas de lien affectif plus puissant que celui des liens fraternels ou sororaux – *Marche ou crève* raconte aussi cela, et si ces scènes, très simples, que vous évoquez, sonnent vraies, c'est parce que j'ai reproduit des choses que j'ai vécues. Elles ne vous choquent pas, elles fonctionnent, parce que, pour moi, elles sont complètement naturelles. Le premier jour du tournage, mon premier assistant, Vincent Harter, m'a dit « *Sois sincère et le film sera réussi* ». C'est sans doute une des phrases qui m'a le plus aidée.





Plus on avance et plus il est évident que, sa mère partie, Elisa se sent incapable de lâcher sa sœur pour s'en aller poursuivre ses études comme elle l'a prévu.

Parce qu'elle a le sentiment que si elle ne le fait pas, si elle ne garde pas auprès d'elle cette grande sœur avec laquelle elle a grandi, elle va s'écrouler. Elle est à un moment charnière de sa vie où il lui faut quitter le cocon familial et l'enfance. Pour ça, elle doit abandonner une partie d'elle-même qui n'est pas forcément adaptée à ce qu'elle souhaite devenir.

C'est d'autant plus déchirant qu'elle est dans cette intimité avec sa sœur qui a besoin d'elle et dans un rapport au père très fort, dont elle voit l'image s'effondrer. Et ça, c'est très dur pour une jeune femme.

Un père qui refuse d'envisager le placement de sa fille handicapée, qui affirme à la seconde qu'il est immortel, tout en lui laissant prendre la place que tenait sa mère dans le couple...

Oui, il refuse de confier sa fille à des mains étrangères et il agit dans l'urgence. Il ne peut pas se projeter dans l'avenir, ça l'empêcherait de se battre au quotidien: « *Il ne faut pas penser au futur, c'est inquiétant* », dit-il.

Je crois qu'il ne se rend pas compte qu'Elisa n'est pas à sa place dans le trio qu'il forme avec ses deux filles. D'ailleurs, il évite de voir tout ce qui l'empêcherait d'agir comme bon lui semble.

Mais je pense – et c'est quelque chose qui m'a toujours guidée dans l'écriture de ce personnage – qu'il fait tout ça aussi parce qu'il croit que c'est ce qu'Elisa attend de lui. Il voudrait être comme elle aimerait qu'il soit.

On voit très peu la mère dans le film. Elle joue pourtant un rôle très important.

Toute l'histoire est basée sur son absence, mais c'est elle qui fait avancer le récit. Elle intervient à peu de moments, mais toujours dans des scènes charnières où elle amène de nouvelles informations sur les événements qui se déroulent dans la famille.

On comprend à quel point la situation est difficile pour elle aussi à travers le parcours d'Elisa, qui marche dans les pas de sa mère, et qui traverse les mêmes épreuves avec Manon.

Nous avons beaucoup travaillé avec Agathe Dronne et Diane Rouxel en répétitions pour que leurs scènes ne soient pas informatives, mais décisives pour le personnage d'Elisa. Le montage a ensuite été déterminant pour choisir à quel moment faire apparaître la mère, quel dialogue garder ou ne pas garder.

Vous abordez très rapidement le thème de l'accueil des handicapés...

Ce n'est pas le sujet du film. ***Marche ou crève*** ne porte d'ailleurs pas sur le handicap, mais sur la relation familiale entre des êtres, exacerbée parce que l'un d'entre eux a plus particulièrement besoin des autres.

Je mets dans la bouche du chauffeur de Manon ce que je pense profondément: « *Il peut y avoir des défaillances et des erreurs humaines, mais il faudra que Manon fasse avec* », dit-il. C'est très dur à entendre pour Elisa ou pour n'importe quelle personne ayant un proche dépendant.

Le manque de moyens déployés pour parer à ces possibles défaillances et erreurs est un sujet très important pour notre société, mais je manque de connaissances pour débattre de ce propos, et, surtout, cela nous éloigne de celui du film.

Pourquoi avoir accordé un rôle aussi prépondérant à la montagne et à la nature ?

J'aime beaucoup la symbolique au cinéma. J'avais envie qu'Elisa ait besoin d'espace, qu'elle se batte avec les éléments et que l'on comprenne que la nature, comme le handicap, sont plus forts que nous, qu'ils nous dépassent : ce que ne veut pas accepter François, le père. C'est un ancien alpiniste chevronné qui a toujours cherché à dépasser les limites en montagne. C'est comme ça qu'il éduque sa fille cadette, parce qu'il pense que c'est comme ça qu'elle pourra survivre. J'ai puisé dans ma propre mémoire pour décrire le rapport qu'il entretient avec sa fille.

Jeanne Cohendy, la comédienne qui interprète Manon, est absolument extraordinaire. Comment l'avez-vous trouvée ?

J'étais formidablement accompagnée dans cette recherche par la directrice de casting, Adelaïde Mauverney. J'ai longtemps imaginé tourner avec une personne réellement handicapée. Je pensais pouvoir adapter le scénario en fonction de son handicap. J'ai commencé mes recherches tout en auditionnant parallèlement des comédiennes et compris que, sauf à me lancer dans cinq ou six ans de réécriture et de travail avec la personne, non seulement je n'y parviendrais pas, mais, qu'en plus, j'allais sans doute imposer à cette femme des situations désagréables. Jeanne est arrivée à ce moment là et elle dépassait ce que j'avais imaginé possible. La réalité était mieux que le fantasme : elle était Manon, et même beaucoup plus Manon que celle du scénario. C'était magique.

Comment avez-vous travaillé son rôle ?

Pendant un an et demi, quotidiennement, Jeanne a travaillé sa démarche, sa posture, ses mains, son regard, sa voix. Cela a été une longue préparation rigoureuse, sous les conseils avisés de psychomotriciens, la professeur de chant de Jeanne, Françoise Rondeleux, et une coach, Danny Héricourt. Dès que je voyais que quelque chose me semblait faux, nous retravaillions. Elle devait non seulement devenir le personnage mais aussi acquérir une vraie confiance en elle dans ce travail : c'était capital sur la durée.

J'ai compris progressivement que Manon, c'était vraiment ma sœur, et que Jeanne, avec sa sensibilité, sa générosité, et son talent, voulait bien lui prêter sa voix et son corps.

Cependant, Jeanne ne devait pas imiter les gestes d'une personne handicapée, mais l'incarner. Sinon, ça aurait sonné fabriqué et faux. Pour cela, il fallait qu'elle trouve en elle-même les handicaps qu'elle pourrait faire ressortir.

Comment a débuté la collaboration avec Diane Rouxel et Cédric Khan qui jouent le rôle d'Elisa et du père.

Diane est arrivée la première : j'avais eu un coup de foudre pour elle en la découvrant dans ***La Tête haute*** d'Emmanuelle Bercot. Elle a beaucoup aimé le scénario et nous ne nous sommes plus lâchées pendant les deux années qu'il a fallu pour finir l'écriture et monter le financement du film. Dès sa rencontre avec Jeanne, Diane s'est tout de suite positionnée en sœur protectrice. Leur ressemblance physique et leur entente naturelle dans le travail donnent une vraie grâce au film.

Cédric est venu lui aussi rapidement : il avait beaucoup de considération et d'admiration pour le personnage du père. Et ça, c'est très important qu'un comédien aime son personnage, tant pour ses

défauts que pour ses qualités. Il s'est rendu très disponible pour travailler, et retravailler encore pour le connaître sur le bout des doigts.

Nous avons fait de longues répétitions tous ensemble. On a fait un travail d'improvisation sur toutes les scènes pour aller jusqu'au bout de leurs enjeux et même les dépasser. Ainsi, nous avons réécrit pratiquement tous les dialogues du film. C'est une étape indispensable selon moi pour permettre aux comédiens d'incarner les personnages en s'appropriant leurs émotions et leurs mots, avec leur façon de parler.



Pourquoi avoir choisi de tourner le film en super 16 ?

J'en rêvais secrètement, mais c'est grâce à Julien Roux, notre chef-opérateur, qu'on a pu tourner en pellicule. Il passe beaucoup plus d'émotion dans la pellicule que dans le numérique. J'aime à croire que c'est du au fait que la lumière doit traverser la pellicule pour l'exposer alors que le numérique enregistre froidement des données. Quand je fais de la photographie, je travaille d'ailleurs encore aujourd'hui en argentique. Et puis, je trouve plus facile de travailler en super 16 : il y a plus de cohérence, plus de tenue naturellement. On est davantage dans l'instinct et même l'accident devient beau. C'est aussi mon rapport à la photographie qui m'a guidée pour choisir le format carré de l'image, car je voulais que le film soit un portrait d'Elisa, et de sa famille. Il m'a permis d'être très proche de mes personnages, et de les isoler grâce au cadre.

« Marche ou crève », le titre est dur...

Si certains peuvent n'y voir que la métaphore militaire, pour moi, c'est une expression qui exprime bien la vision que j'ai du monde et de la réalité. C'est provocateur, c'est violent, mais c'est à cette dureté que sont confrontés mes personnages.

Mais le film est plus tendre que je ne l'aurais cru. C'est mon leitmotiv quand j'écris ou que je fais une photographie. Je sais que le texte ou l'image vont me révéler autre chose que mon intention première, et donc quelque chose que j'ignorais sur moi-même et sur ma vision des choses.





BIOGRAPHIES

MARGAUX BONHOMME

Née en 1974 à Paris, Margaux Bonhomme commence à faire de la photographie à l'âge de 14 ans. Elle travaille auprès de photographes de Magnum et de Rapho qui lui permettent de découvrir le reportage, mais c'est par le cinéma, à la London Film School, qu'elle acquiert la maîtrise technique de l'image. De retour à Paris en 1998, elle devient directrice de la photographie en fiction et en publicité, tout en continuant son travail photographique personnel, qu'elle expose à Paris et à Arles.

Un Certain dimanche, son premier court-métrage réalisé en 2009, raconte une chronique amoureuse entre deux jeunes adolescentes et lui permet d'aborder les thèmes qui la touchent particulièrement : l'inquiétude, la rupture, et la fin de l'enfance. Le film est sélectionné dans des festivals à travers l'Europe, et obtient le Prix du Public au Festival de Pontault Combault.

Elle écrit et réalise ***La Voix de Kate Moss*** en 2012, une comédie qui critique l'image de la femme véhiculée en publicité, milieu où Margaux Bonhomme travaille en tant que réalisatrice. Ce film est récompensé par le Prix du Public au Festival du film de Montpellier.

En 2011, elle réalise le court documentaire ***Bel Canto***, sur un jeune handicapé qui veut s'insérer dans une chorale et devient chanteur. Le sujet lui tient particulièrement à cœur, Margaux ayant grandi avec sa sœur polyhandicapée, Sylvie. Elle décide ensuite d'aborder ce sujet personnel plus frontalement à travers son premier long métrage ***Marche ou crève***.

DIANE ROUXEL – Elisa

Après des études d'arts plastiques, Diane Rouxel débute sa carrière au cinéma dans ***The Smell of Us*** de Larry Clark. Elle enchaîne ensuite plusieurs courts et longs métrages, notamment sous la direction de Philippe Ramos, Frédéric Mermoud ou Jean-Paul Civeyrac. Elle est nommée pour le César du meilleur espoir féminin en 2016 pour son rôle dans ***La Tête haute*** d'Emmanuelle Bercot.

En 2018, elle joue dans ***Les Garçons sauvages*** de Bertrand Mandico, et tient le rôle principal dans ***Volontaire*** d'Hélène Fillières aux côtés de Lambert Wilson.

CÉDRIC KAHN – François

Cédric Kahn débute sa carrière en participant au montage du film ***Sous le soleil de Satan*** de Maurice Pialat. C'est toutefois comme acteur, scénariste et réalisateur qu'il se fait découvrir du public. On peut notamment citer parmi les films qu'il a écrit et réalisé ***Bar des rails*** (1991), ***L'Ennui*** (1998), ***Roberto Succo*** (2001), ***Les Regrets*** (2009) avec Yvan Attal et Valéria Bruni-Tedeschi, ***Une Vie meilleure*** (2012) avec Guillaume Canet et Leïla Bekhti et ***Vie sauvage*** (2014) avec Mathieu Kassovitz et Céline Sallette.

Sélectionné à la Berlinale 2018, son film ***La Prière*** reçoit l'Ours d'Argent pour le prix d'interprétation masculine de son acteur principal Anthony Bajon. Il joue en parallèle dans plusieurs films à succès, notamment dans ***L'Economie du couple*** de Joachim Lafosse.

JEANNE COHENDY – Manon

Jeanne Cohendy a été formée à l'Ecole du TNS – Théâtre National de Strasbourg où elle joue par la suite dans les pièces ***Dom Juan*** et ***Graal Théâtre*** sous la direction de Julie Brochen. Elle est également dirigée par Christian Schiaretti au TNP – Théâtre National Populaire de Villeurbanne (***Graal Théâtre, L'école des femmes***) et par Robin Renucci au Centre dramatique national Les Tréteaux de France. Parallèlement elle joue avec la compagnie Notre Cairn en itinérance en Alsace et en Lorraine (***Sur la grand route*** de Tchekhov, ***La Noce*** de Brecht) et avec la compagnie Maurice (***Baleines*** mis en scène par Suzanne Aubert à la Comédie de Reims en 2017).

Au cinéma et à la télévision elle joue notamment sous la direction de Régis Roinsard dans ***Populaire***, de Josée Dayan dans ***Capitaine Marleau*** et de Thomas Lilti.

LISTE ARTISTIQUE

DIANE ROUXEL

CÉDRIC KAHN

JEANNE COHENDY

PABLO PAULY

AGATHE DRONNE

ÉQUIPE

Réalisation	MARGAUX BONHOMME
Scénario	MARGAUX BONHOMME
Adaptation et Dialogues	MARGAUX BONHOMME ET FANNY BURDINO
Produit par	CAROLINE BONMARCHAND
Image	JULIEN ROUX
Montage	VINCENT DELORME
Son	FRÉDÉRIC DABO, NAJIB EL YAFI, BENJAMIN LAURENT
Musique originale	PASCAL HUMBERT
Décors	DAMIEN RONDEAU
Costumes	BETHSABÉE DREYFUS
Premier assistant réalisateur	VINCENT HARTER
Directrice de production	ANAÏS ASCARIDE
Productrice exécutive	XENIA SULYMA
Une production	AVENUE B PRODUCTIONS
En coproduction avec	AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA
Avec la participation de	CINÉ +
En association avec	COFIMAGE 29 - CINÉVENTURE 3
	SOFICINÉMA 12 DÉVELOPPEMENT
Avec la participation	DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE,
	DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES,
	DE LA PROCIREP
En association avec	NOUR FILMS ET CHARADES
Distribué par	NOUR FILMS



FICTION - 2018 - FRANCE - DURÉE : 1H25 - DOLBY 5.1 - 1.33

AU CINÉMA LE 5 DECEMBRE

DISTRIBUTION

NOUR FILMS

91 avenue de la République
75011 Paris
Tél. : 0147 00 96 62
contact@nourfilms.com


PRESSE


FLORENCE NAROZNY / CLARISSE ANDRE

6 place de la Madeleine
75008 Paris
Tél. : 0140 13 98 09
florence.narozny@wanadoo.fr

Matériel presse disponible sur www.nourfilms.com

 / NOURFILMSCINEMA

 NOURFILMS

 NOUR_FILMS

NOURFILMS.COM

Nour
films